

CINÉ MAGAZINE

7 JUIN 1934

1^{fr}.50

TOUS LES JEUDIS



Simone Simon
dans
Lac aux Dames

Passer gratuitement vos vacances
dans le Tyrol en participant à notre
GRAND CONCOURS
LAC AUX DAMES

LES POTINS DE LA SEMAINE

NAIVETÉ...

L'histoire nous arrive tout droit d'Hollywood. On sait que, là-bas, les "superviseurs" sont la bête noire des metteurs en scène, lesquels ne sont heureux que lorsqu'ils arrivent à prendre en défaut l'insuffisance des premiers.

Donc on discutait ferme dans certain studio d'Hollywood, de la préparation d'un film, lorsque le "superviseur" pressenti émit avec assurance cette suggestion :

— Au fait... On m'a parlé d'un gars qui écrit des "scripts" pour Universal... Un nommé William Shakespeare... Ne pourrions-nous pas le faire venir ?

Le réalisateur faillit pouffer. Mais il se contint et c'est le plus sérieusement du monde qu'il répondit à son interlocuteur :

— William Shakespeare ? Impossible ! Il est engagé à la Métro-Goldwyn depuis Noël !

...ET IGNORANCE

Cela nous remémore l'histoire fameuse de ce producteur — français, cette fois — dont les somptueux bureaux champs-élyséens provoquaient l'admiration des visiteurs.

Comme le directeur du service des scénarios lui proposait de porter à l'écran la pièce satirique d'Aristophane : *Les Oiseaux*, l'attrait du grand homme (2 m. 07) a réponse suivante :

— Ah ! non, surtout pas de documentaires, le public a horreur de cela

SIMPLE SUPPOSITION

Un cinéma de la rive droite qui, depuis quelque temps ne balbytie plus, a organisé un concours entre ses spectateurs. Comme jadis pour le film *Comédiennes*, il s'agit de trouver un titre au film. Celui-ci se passant dans les milieux de boxe, le titre couronné a été — admirez la trouvaille — *Un cœur... 2 poings*.

On fera mieux, rassurez-vous. Déjà un producteur, faisant de la surenchère, songe à un film mettant en scène un fervent de la belotte. Titre : *Un cœur... 700 points*.

L'INDÉPENDANCE DES AUTEURS CRITIQUES

(...^e édition)

Quand nous vous disions que nous n'en resterions pas au petit écho de la quinzaine passée !

Notre auteur-dramatique-critique-de-cinéma a encore fait des siennes cette semaine. Pour la première fois depuis qu'il se commet dans cet hebdomadaire au titre résolument républicain, il vient de trouver admirable un film français et "grand producer" son commanditaire

Malheureusement pour notre homme, certains esprits n'ont pas manqué de remarquer que ce "grand producer" est aussi directeur de théâtre, et que, comme tel, il monta jadis, à grands frais, certaine pièce de notre auteur-dramatique-critique-de-cinéma !

Comme on le voit, la série des coïncidences, mettons troublantes, continue...

SLOGANS

On sait que ce mot, qui vient d'Amérique, sert à résumer, en une courte phrase publicitaire les caractéristiques, l'originalité ou la valeur d'un produit quel qu'il soit.

Evidemment, le cinéma, lui aussi, a fait abondamment son profit du slogan et, il faut le dire, pas toujours de la façon la plus heureuse. Voici, choisies entre cent, quelques phrases lapidaires rigoureusement exactes qu'on peut lire chaque jour dans la presse de province.

Un des plus beaux films connus ; avec ce film, l'art cinématographique atteint le faîte de la superproduction ; un film populaire fait pour tous les genres de spectateurs : les intellectuels, les raffinés et les simples ; la plus grande scène dramatique que l'intelligence de l'homme ait pu imaginer ; etc., etc., etc.

Enfin, un établissement s'enorgueillit d'avoir retenu un film en ces termes : **Ce film ne passera en exclusivité que dans cette salle !**

Si après cela les recettes baissent, c'est à désespérer du goût du public

PIRISME

Mais que dirait notre Académie devant ces néologismes. Elle qui, lors d'une de ses dernières séances, vient de refuser d'admettre dans son dictionnaire le mot "resquilleur" !

Pièrre Colombier et René Pujol devront en faire leur deuil. En France, la "resquille" n'existe pas, n'est aucunement consacrée par les mœurs. Chacun sait ça ; personne ne recherche de faveur individuelle ou une évasion partielle à la discipline générale et la "resquille" devant l'impôt, par exemple est une pure calomnie.

Ce n'est pas à l'heure où la rente poursuit son relèvement qu'il convient de faire preuve d'un tel défaitisme.

Ah ! mais !

POUR LA POSTÉRITÉ

Qui donc a prétendu que le cinéma français manquait de films comiques ?

Il n'est besoin que de voir hebdomadairement ces braves actualités qui parlent de tout... excepté de l'intéressant. Entre la mise à l'eau du dernier croiseur et un défilé de tanks, chaque semaine des « lumières » de la politique, des arts ou des sports y vont de leur petit couplet rigolo devant ce micro.

Il y a quinze jours, c'était certain maire de Seine-et-Oise qui, parlant d'un exilé célèbre, annonçait avec suffisance que « depuis longtemps, il avait remarqué les allures bizarres autant qu'étranges du mystérieux personnage ». Voyez-vous que celui-ci eut été Koutieppoff, le petit marin ou M. Emile ? On frémit rien que d'y songer.

La seconde bosse de rigolade nous est fournie, cette semaine, par M. Maurice Dekobra, en personne et en représentation. L'auteur du *Sphinx a parlé*, parle lui aussi et pour nous dire, que lors de son récent voyage, il a rencontré des « anciens eunuques qui... »

Anciens ? Sûrement ce brave docteur Voronoff a dû passer par là.

PANNE

Verrons-nous jamais *Maria Chapdelaine* ? Ce n'est pas la première fois qu'il est question de porter à l'écran le roman de Louis Hémon. Toutefois on pouvait croire que la plus récente serait la bonne. Julien Duvivier pressenti à cet effet n'avait pas caché son enthousiasme concernant un tel projet. Le film avait même reçu un commencement d'exécution le réalisateur de *La Tête d'un Homme* étant allé jusqu'au Canada tourner certains paysages de neige.

Le retour fut loin d'être aussi déliquant que le départ et aujourd'hui on annonce que ce projet est définitivement tombé à l'eau.

Que s'est-il passé ? Et faut-il nous faire l'écho d'un bruit selon lequel Duvivier abandonnerait *Maria Chapdelaine* pour... Mistinguett, en personne ?

IMPRÉVU

S'il faut en croire un de nos amis qui revient d'Amérique, les dirigeants de la firme productrice du film *Nana*, qui souleva les polémiques que l'on sait, avaient primitivement envisagé une tout autre fin que celle que l'on peut voir.

Dans le scénario original (?) *Nana* ne mourait pas, mais, au contraire, survivait à ses blessures et entrait au couvent.

C'est alors que le film eut reçu le titre de *Na na Nonnette*.

LES FILMS DE LA SEMAINE

Léon Trotsky. Les Lois de l'Hospitalité
Michel Henriot

Mari ge à responsabilité limitée
Comte de Ségur

La Fuite à l'Anglaise
La Franc-Maçonnerie

Le Triangle de... peu
Benoit-Levy (retour du Maroc)

L'Opéra de quat' souks
L'HOMME INVISIBLE

Fondateur : JEAN PASCAL

CINÉ-MAGAZINE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

14^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois : 35 fr.

ETRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 80 fr. — Six mois, 45 fr.

— (pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 55 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87

Secrétaire Générale : Yvonne IBELS

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de la Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e)

JEAN Servais compte parmi nos jeunes premiers les plus sympathiques, les plus simples, les mieux doués. Blond, beaucoup plus que ne le révèle l'écran, joues creusées, pommettes saillantes, yeux clairs et bleus, brillant d'intelligence, son masque est celui sur lequel des psychologues modernes liraient volontiers pour une intéressante étude de caractère.

Ce fut le *Mal de la Jeunesse*, dont on parla beaucoup, qui révéla le jeune comédien à la scène et avec lui Magdelaine Ozeray. Très certainement, il était frais émoulu du Conservatoire. S'il joua en Belgique avant de jouer à Paris, ses interprétations ne durent pas être nombreuses, car il menait de front ses études au Conservatoire de Bruxelles et la préparation de sa licence de philosophie.

Le cinéma devait immédiatement s'adresser à lui. Nos producteurs eussent été bien peu clairvoyants en ne faisant pas immédiatement appel à ce talent réellement jeune, à ce comédien débutant qui révélait au premier chef tant de sensibilité et d'intelligence. Il tourna donc *Criminels*, drame sombre dont Harry Baur était le protagoniste. Pour ce premier film, la critique fut unanime à proclamer un talent qui devait à l'écran faire merveille. Aussitôt après, ce fut *La voix sans Visage* dont on parla moins, la production étant moins importante. Puis la fresque immense de Raymond Bernard, *Les Misérables*, où il fut un Marius romantique comme il se devait.

Puis, ce fut *Jeunesse*. La dernière réalisation de Georges Lacombe permettait à Jean Servais de se donner à un rôle mieux que jusqu'ici il n'avait pu le faire. Plus de composition, plus d'identification à faire avec la nature d'un autre. Etre simplement soi-même. N'est-ce pas magnifique ? On comprend facilement pourquoi *Jeunesse* fut agréable à Jean Servais. Pas de contrainte, se donner librement, laisser aller sa nature, ne pas jouer mais vivre. Etre gai, plaisanter, être jeune, dire avec joie des mots drôles ou même des bêtises, rechercher intensément le meilleur de la vie, s'acharner à la vouloir toujours simple, être généreux avec une remarquable simplicité, tout comprendre d'un cœur qui s'éclaire devant la souffrance. Tout cela Jean Servais le fut et le vécut avec enthousiasme. Aussi *Jeunesse* est-il pour lui un beau succès.

Après l'intermède d'*Amok*, il retrouva un rôle semblable en son esprit à celui de *Jeunesse*. Ce fut celui que lui offrit Jean Bernard-Derosne dans *Dernière Heure*. Nous allons voir très prochainement ce film et le public sera à même de juger l'œuvre, son réalisateur, son interprète. En dernier lieu, Marcel Pagnol vient de faire appel à Jean Servais pour jouer *Angèle*, film adapté d'un remarquable roman que l'écran nous rendra comme une très belles chose.

Au cours de ce travail ininterrompu, Jean Servais trouva le moyen pendant quelque temps de servir à nouveau la scène. Ce fut pour monter lui-même, au Studio des Champs-Élysées, *Métro*, adaptée d'une pièce américaine.

Comme on peut en juger, Jean Servais se donne à un travail sans relâche. Nous qui savons ce que comporte la vie d'un comédien nous pouvons parler de travail, et même de travail assidu et acharné. Mais, concernant Jean Servais, le mot perd ici son véritable sens. Il semble que ce soit faire injure à son talent que d'appliquer ce mot à ses diverses créations. Jean Servais a, devant l'appareil ou sur la scène, une telle aisance qu'on oublie l'acteur excellent qu'il est pour ne penser qu'à Jean Servais lui-même. Il apporte avec lui ses propres qualités de simplicité souriante, de facilité aimable. On est charmé, séduit, conquis, au point qu'on cesse de considérer l'artiste pour ne plus voir en lui que le délicieux garçon dont on aimerait être l'ami.

Arlette JAZARIN.

Simplicité souriante...
Facilité aimable...

JEAN SERVAIS





Après un long voyage sur mule, Al. Jolson, dans Wonder bar, arrive dans un paradis peuplé d'anges nègres ; il y retrouve ses idoles : l'Oncle Tom, l'empereur Jones, et y retrouve aussi tout ce qui est propre au peuple noir : naïveté, optimisme, rithme.

Nous allons au paradis, au paradis tel que le rêve les hommes naturellement, car pour l'imaginer d'abord et ensuite le réaliser en images, il faut bien que l'homme fasse appel à son cœur et à ses sentiments, à son cerveau et à ses pensées.

Avec Marie, Légende Hongroise, Paul Féjos abordait ce domaine de l'au-delà, d'un au-delà paisible dans lequel Annabella pouvait apercevoir sa fille et la protéger des dangers qui à elle-même avaient été fatals. Marie, la douce petite hongroise meurt d'une mort bien touchante et poétique. Elle meurt de chagrin aux pieds de la Vierge, la Mère divine et universelle qui sourit indulgemment à sa détresse de jeune mère. Marie est innocente, son cœur est pur de tout péché, sa souffrance a tout effacé. Elle va tout droit au paradis où sa place fut marquée de toute éternité. Mais le paradis de Marie ne ressemble à aucun autre. Au lieu des espaces illimités scintillants d'étoiles, Marie trouve une cuisine enchantée — la cuisine n'a-t-elle pas toujours été son domaine — aux murs, à la cheminée, aux ustensiles endiamantés, au fourneau rutilant sur lequel les mets doivent cuire tout seuls. Il est bien limité ce paradis de la légende, mais il convient admirablement à Marie qui de sa vie n'a rêvé plus belle chose. La camera fidèle a suivi la touchante héroïne, mais son voyage céleste n'a rien rapporté d'autre que l'image exacte d'une cuisine dont nous n'avons que faire et dont la magnificence inusitée ne peut réjouir que Marie.

Al Jolson est aussi monté au ciel. Si son dernier film *Wonder-Bar* est loin d'être excellent, il nous aura valu ce privilège d'assister au départ d'Al. Jolson sur le dos de sa mule, franchissant l'espace qui

sépare la terre du séjour enchanté des anges, en se servant de l'arc-en-ciel comme d'un point. La porte s'ouvre devant le brave et bon nègre qui veut entrer en paradis avec sa mule. Quel paradis aimable ! Les anges y sont noirs, avec des yeux tout ronds et des lèvres épaisses, ils tiennent de leurs doigts écartés une lyre recouverte de clinquant, portent de petites ailes dans leur dos de négrillons et marchent dans de l'acide borique. Al Jolson trouve encore, ailes au dos, auréole en fil de laiton au front, le brave Oncle Tom qui a dû reconstruire sa case et l'Empereur Jones, père spirituel de tous les nègres d'Amérique. Il rencontre encore un saint Pierre débonnaire et cocasse, au visage plus noir que du cirage, et dont la toute-puissance va faire pousser sur le dos d'Al. Jolson, de son chien et de sa mule, les petites ailes indispensables au céleste séjour.

Est-ce tout ? Bien sûr que non. Le cinéma ne renonce pas ainsi à exploiter un si beau domaine. Trois fois par jour, chaque soir, chaque après-midi, Charles Boyer monte au ciel. Comme est loin le paradis de l'innocente Marie, celui des nègres naïfs ! Le Paradis de Liliom est plus terrible. Son antichambre est celle du Jugement. Liliom est monté au ciel, lourd de tous ses péchés, car il a volontairement quitté la terre, interdisant ainsi qu'aucun lui soit remis. Mais quel beau voyage !

Rien que pour ce voyage Liliom ne doit rien regretter. Il a rencontré dans le cirque céleste, assis sur des vastes gradins, des anges joufflus dans le style de ceux qui décoraient le manège de Mme Moscat. Mais au lieu de la ritournelle qu'il a tant chantée : « Viens, gosse de gosse, on va faire un tour... » ils chantent



des hymnes jamais entendues et qui apaisent déjà son cœur, légèrement inquiet. Ah, le beau voyage ! mais quelle curieuse arrivée...

Tout est donc en haut à l'image de ce qui est en bas ? Liliom, dans un commissariat de cristal, dont les murs laissent transparaître la splendeur étoilée du ciel, trouve un commissaire en uniforme qui s'épuise devant ses registres. Ses petites ailes témoignent seules de son mandat céleste. Tiens... un ange dactylographe qui vous regarde en coin en rougissant ses lèvres avec un bâton de raisin. Puisque rien n'est changé Liliom se risque à « lui faire de l'œil » et l'ange bouclé par les soins d'une « permanente » répond par un malicieux sourire.

Cependant au paradis de Liliom on ne triche pas. Il faut jouer franc jeu, surtout avec soi-même. Les pensées les plus secrètes se font entendre. Et le purgatoire vous attend. C'est un paradis bien tentant malgré tout, malgré la lourde porte qui dissimule des lueurs d'enfer. C'est le paradis des justes. Tous ceux qui ont mal vécu sur la terre désirent ardemment expier là-haut. Quelquefois ils n'attendent même pas et avant d'en finir avec la vie terrestre payent leur redevance à la justice immanente. Et quel séduisant paradis que celui où l'on peut chiper au passage une toute petite étoile, pour porter « une très jolie chose » à la douce petite fille qu'on ne connaît pas encore...

L'exemple de Marie, Légende Hongroise, Wonder Bar et Liliom confirme ce que nous imaginions déjà du paradis. A savoir qu'à l'exemple de Dieu qui créa l'homme à son image, l'homme crée le paradis selon ses propres croyances. Il bâtit lui-même son enfer et son ciel.

Pour conclure, il me plaît de citer le mot savoureux



Ci-dessus : une image du paradis conçu par un Européen ; qu'y voit-on en premier lieu ? Un Commissaire de police. Le ciel de Wonder bar est clair, gai, plein de petits nuages blancs ; celui de Liliom est noir, profond, semé d'étoiles implacables

d'un fumeur incorrigible devant qui on parlait de la mort. « Pour moi, c'est égal, dit-il, on m'a certifié qu'au purgatoire il y a des bureaux de tabac ».

Il doit y avoir aussi un paradis pour cinéastes, puisqu'il en existe pour les petites servantes, les bons nègres d'Amérique, les bonimenteurs de foire. Quel est le metteur en scène audacieux qui nous y conduira en accrochant sa caméra dans les étoiles ?

A. J.



ma vie... par Mae West

J'AVAIS donc atteint l'âge de quinze ans, et j'avais déjà un passé artistique. Il s'agissait maintenant de devenir une vedette.

Un nouvel engagement me plongea à nouveau "dans le bain".

Je gagnais cent quinze dollars par semaine, ce qui, ma foi, n'était déjà pas si mal. ..Bien avant Sally Rand qui est en train de gagner ses galons par sa danse de l'éventail, je dansais alors, moi aussi, à peu près nue, cachée par un énorme éventail rouge. Demandez donc aux gars qui venaient me voir ! Ils vous diront que cette môme de quinze ans avait

pas mal de succès. Il fallait les voir qui « s'imprégnent » littéralement de la poudre qui voltigeait autour de moi... C'est à cette époque que je fus engagée par William le Baron qui montait une comédie musicale avec un type nommé Jesse Lasky, (il a fait son chemin depuis) ! On m'avait confié quelques chansons, mais je ne les trouvais pas assez osées, et sans rien dire, j'en modifiais les paroles, j'y ajoutais des choses polissonnes, des gaillardises, du poivre et du piment. Le soir de la première, sans avoir prévenu personne, j'entamais mes propres couplets. Ce fut un triomphe. Je les avais tous eus !! Et le lendemain, le nom de Mae West brillait en lettres lumineuses à la façade du théâtre !

Vous voyez que pour mon métier ça marchait bien, mais j'eus à ce moment la sottise de tomber amoureuse ; oui, que voulez-vous, il faut me pardonner : j'étais si jeune ! et vraiment « il » en valait la peine. Je fus sur le point de tout abandonner pour l'épouser. Mais j'avais compté sans ma mère qui veillait. Elle me fit comprendre qu'il était comme les autres : ce qu'il voulait avant tout, c'était me posséder. J'appartiens à ce genre de femme que l'on aime charnellement ; le sentiment ? la fidélité ? bah ! ça vient après, ou ça ne vient pas du tout... J'étais très célèbre. Beaucoup de producteurs voulaient m'avoir dans leurs théâtres... et dans leur chambre à coucher... Et chacun était ahuri de voir que j'avais pu m'attacher à un homme qui ne pouvait rien me procurer dans ma carrière ! Finalement, j'écoutais les conseils de ma mère, je partis en tournées, je ne répondis plus à ses lettres, je fis tout pour l'oublier. Le succès m'aida, mais c'est un des seuls souvenirs qui me soient pénibles, alors : passons...

Depuis, je n'ai plus pensé qu'à moi ; un seul but : devenir de plus en plus célèbre, être riche ; le reste ? on verra plus tard. Les hommes, je l'avoue, ne m'ont plus servi que de marche-pieds. J'ai connu des producteurs, des auteurs, des financiers, un tas de gens célèbres qui me firent gravir les échelons de la grande renommée. Hein ? en connaissez-vous beaucoup qui avoueraient cela aussi franchement ? Mais, toujours et encore : ma mère veillait ! et si elle constatait que je commençais à m'intéresser plus particulièrement à l'un d'eux, elle m'avertissait et me mettait en garde. C'est elle aussi qui me fit connaître James Timony qui finança *The Morals Producing Company* dont je fus l'étoile. Depuis, Timony n'a cessé de s'occuper de mes affaires, mais ceux qui prétendent que je l'aime ne dénotent pas là une intelligence très remarquable. Les affaires et le sentiment, ça n'a aucun rapport.

C'est alors que j'écrivis et montais *Sexe*, à Waterbury (Connecticut). Ce fut un beau scandale ! Le titre affolait les producteurs. Pourquoi ? Je vous le demande un peu ? C'est tout de même pas moi qui ai fabriqué le dictionnaire, alors ? Pourquoi ne pas employer ce mot qui désigne ce qui préoccupe bien le plus les humains ! Je fis ma publicité moi-même, et je vous garantis qu'il y eut du monde ! quand il s'agit de choses assez débraillées, de réparties audacieuses, il y a toujours du monde, croyez-moi. Le succès fut complet quand je fus arrêtée et Timony aussi. Je suis restée neuf jours en prison, mais ces petites vacances à l'ombre firent plus pour moi que n'importe quelle autre publicité, et le 19 avril 1927, date de mon entrée au pénitencier de Welfare Island, m'est bien douce !!! En sortant, je vendis les *Mémoires de Prison* pour la coquette somme de mille dollars. Je vous dis que la geôle a du bon !!

Après *Sexe*, je montais *Diamond Lil*, qui se joua cinq ans en Amérique. *The Constant Sinner* fut un autre triomphe. J'ai la fierté de dire que toutes mes pièces furent de prodigieux succès. Et comme je suis aussi une femme d'affaires, j'ai mis pas mal d'argent de côté. J'ai encore écrit *The Drag* qui ne fut pas joué à Broadway, et ça ! je le comprends un peu ! C'était presque pornographique... J'eus encore des démêlés avec la police pour *Pleasure Man*, mais je fus acquittée. Que diable voulez-vous que la justice fasse avec une femme comme moi

Je ne veux tout de même pas que vous croyiez que j'ai écrit des pièces aussi licencieuses uniquement par vice ou par goût de scandale. Non, j'aime mon métier, et si j'écris des choses qui font rougir les puri-

tains, c'est parce que j'ai horreur de toutes les petites intrigues cachées, des racontars et des petits potins dégoûtants. L'Amour est une chose normale ! J'aime en parler ! J'aime jouer des pièces sensuelles, est-ce donc un crime ? Demandez-le aux spectateurs !...

Ma mère avait voulu que je devienne une grande vedette de théâtre et elle mourut heureuse de ma réussite. Le vide qu'elle a laissé ne sera jamais comblé : cette mère qui fut tout pour moi, une amie, une confidente, qui sut me guider... Mon chagrin est trop récent pour que j'en parle.

C'est à ce moment que Timony et moi nous avons pensé que je pouvais me risquer au cinéma. J'ai appris mon nouveau métier ; je me rendais compte que je risquais gros : les stars sont généralement très jeunes et minces, tandis que moi... Je me fis bien un peu maigrir, mais le genre « planche à pain » ne me convient guère ! Je tins à débiter à l'écran dans un rôle de second plan, sans qu'il soit fait le moindre « tam-tam » autour de mon nom. Je voulais voir ce que ça donnerait.

Ce fut *La Nuit suivante*, avec George Raft. Le succès fut prodigieux. Hollywood me fit fête, et alors j'entrepris la version cinématographique de ma pièce *Diamond Lil* qu'on intitula : *She done him wrong* et en France : *Lady Lou*. Le film a coûté deux cent mille dollars et il en a rapporté plus de trois millions ! Eloquent non ?

Ainsi donc, les spectateurs n'aimaient pas seulement les femmes maigres et au teint cireux ! J'apparus « bien en chair », je ne cachais pas mon excellente santé, et ça n'a pas trop déplu... Demandez-le à la Paramount. Je pèse soixante et un kilogs, ça n'a rien de tellement exagéré ! Mes boucles aussi, mes « chichis », mes perles, mes diamants, ma démarche ondulante, tout ce qui avait fait mon succès à Broadway, me semble avoir plu aux cinéphiles car je ne crois pas que ce soit par philanthropie qu'on me paie plus d'un million par film ! Je ne suis pas un ange m'a aussi rallié de nombreux suffrages... Je tourne actuellement *Ce n'est pas un péché* et j'ai le ferme espoir que ce film aura une aussi heureuse carrière que ses prédécesseurs. J'ai toutefois des difficultés : Cary Grant, mon partenaire de *Lady Lou* et *Je ne suis pas un ange* vient de se marier ; nous ne ferons plus équipe jusqu'à nouvel ordre. Dommage... George Raft est une trop grande vedette pour se contenter d'être mon partenaire, à qui le tour ?

Pour finir, laissez-moi vous faire un aveu : je n'ai pas l'intention de tourner des quantités de films, encore trois ou quatre et c'est tout ; je veux me retirer « en beauté ». J'ai assez de dire à tous les hommes de « venir me voir un d'ces jours » (« Come up 'n' see me some time »).

Secrètement, je voudrais qu'il y en eût un qui se fixât dans mon existence... Ma vie artistique aura connu maintes satisfactions. Je veux pouvoir enfin me consacrer exclusivement à l'amour, avoir une belle et grande passion, car tout comme vous le dira mon nouveau film, ça, au moins *Ce n'est pas un péché*.

FIN



Vers une collaboration Franco-Russe



Deux images "D'Kraï ra", un des plus purs chefs-d'œuvre du cinéma soviétique, projeté actuellement à Paris. (Éditions Albatros).

LES tendances actuelles du cinéma russe, répond Youkewich, en souriant à la première question qui naturellement, nous est venue aux lèvres, il est assez malaisé de les définir en quelques mots. Sachez pourtant que le stade destructif révolu depuis pas mal d'années déjà, le stade de construction collective dépassé lui aussi ; tout le problème consiste actuellement pour le cinéma russe à suivre, sans se laisser dépasser par elle, la marche en avant, continue, de l'économie socialiste. Les cinéastes de chez nous, tous les novateurs, ont naguère fait la part trop belle au film de masses, au détriment de *l'homme vivant*. Or, nous, citoyens soviétiques, considérons au contraire que c'est faire injure au marxisme que de le croire capable d'oublier *l'homme vivant* alors qu'il tend au contraire à le retrouver.

« C'est pourquoi on peut dire, sans crainte d'exagération, que le cinéma russe effectue actuellement une sorte de rétablissement sensible, s'orientant de plus en plus vers des conflits d'ordre plus individuel. Une grande difficulté toutefois nous est apparue : l'évolution psychologique de l'homme depuis l'instauration du socialisme. Le remède ? Nous pensons le trouver dans la venue à nous, en grand nombre, de jeunes écrivains qui, il y a seulement deux ans, n'avaient aucun point de contact avec l'écran... »

« Voyez-vous, continue Youkewich, toujours souriant, nous ne considérons pas l'art cinématographique de la même manière. Vous nous dites : abandonnez l'esprit de propagande. Or, nous, nous considérons le cinéma comme un art de classe. Une idéologie s'exprime fatalement dans n'importe quel film. Ce qui ne nous empêche pas de juger le cinéma capitaliste terriblement vide d'idées, d'un manque absolu d'idéal où tout y est ramené à une historiette d'amour. En U.R.S.S. on ne croit pas pouvoir séparer

la forme du fond, tout en donnant la première place à celui-ci. Notre formule « Contenu nouveau inséparable de forme nouvelle » trouverait s'il était besoin, sa justification dans l'histoire même de votre avant-garde cinématographique, dont nous avons suivi attentivement les manifestations en Russie. Pourquoi a-t-elle fait faillite ? Tout simplement parce que la forme domina constamment le contenu. Voyez les films de Jean Epstein, sa *Châtelaine du Liban*, entre autres... »

Je saisis, comme on dit, la balle au bond.

— Projette-t-on de nombreux films étrangers en Russie ?

— Jadis, nous avons eu de nombreux films muets, surtout américains. Des installations volantes en possèdent encore tout un stock qu'elles promènent de campagnes en campagnes. C'est ainsi qu'après les films de Chaplin, très goûtés chez nous, *Les Nouveaux Messieurs*, de Feyder, se taillèrent un certain succès. Aujourd'hui, la production soviétique se suffit à elle-même et le nombre de nos importations de films a fort diminué au point d'être pour ainsi dire inexistantes.

« Une exception : *Sous les Toits de Paris*, de René Clair, a connu une diffusion honorable. »

— Ne croyez-vous pas que vos techniciens auraient intérêt à connaître les meilleurs films des pays voisins ?

— Mais ils les voient ! Si, depuis trois ans les plus étrangers — à de très rares exceptions — ne sont pas projetées en public, les professionnels sont à même de voir et de discuter les œuvres les plus importantes ou représentatives du cinéma capitaliste, grâce à des cercles corporatifs spécialistes d'échanges entre Moscou, Paris et New-York. Vous dirais-je encore que l'U.R.S.S. a acheté dernièrement *Ombres vers le Sud*, film américain de la Warner, relatant la lutte entre les gros fermiers de Virginie et leurs employés ?

« L'organisation du cinéma soviétique ? En fait elle

appartient totalement à l'Etat. Néanmoins chaque république a son industrie et produit ses films dans sa langue propre. Le doublage étant inconnu, certaines républiques, comme c'est le cas pour la Georgie, par exemple, tournent des films en deux versions. »

« Toutes les fabriques de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques sont sous le contrôle de l'organisme central de Moscou. C'est lui qui nomme le directeur de chaque entreprise ; lequel, notez-le, peut venir d'une autre branche industrielle que le cinéma. Ce directeur, qui remplace, ce qu'en pays capitaliste, on appelle le producteur, est assisté des représentants de tous les travailleurs les plus éminents du studio (régisseurs, opérateurs, musiciens, ingénieurs, décorateurs, etc.), et discute avec eux des questions artistiques et techniques, ainsi que de l'élaboration des films. Lorsque le scénario est définitivement mis au point a lieu une réunion de tous les ouvriers de la fabrique. Devant eux le metteur en scène exprime ses intentions et chacun expose en toute indépendance son point de vue. Il arrive parfois ainsi que tel ou tel scénario subit de profonds remaniements. »

— Respectons l'ordre chronologique : l'appareillage ?

— Depuis 12 ans, en ce qui concerne le matériel technique nous nous sommes adressés à la maison Debré, de Paris. Depuis l'invention du parlant nous produisons notre matériel technique nous-mêmes, y compris les appareils d'éclairage. Si nous fabriquons la pellicule positive, nous importons encore le négatif : jadis d'Allemagne, depuis un an d'Amérique.

« Les acteurs ? Alors qu'au temps du muet, nous avions des artistes spécialisés dans le cinéma, au début du parlant ils vinrent tous du théâtre. Depuis, ils proviennent de plus en plus des Instituts (vous diriez ici : des Conservatoires) où enseignent les plus grands metteurs en scène de l'U.R.S.S. entre deux prises de vues d'un film. Chaque élève reçoit ainsi une formation artistique absolument complète ; en même temps qu'il prend des leçons pratiques grâce aux petits rôles qu'on lui confie dans les bandes en cours d'exécution. Enfin il arrive que pour figurer des types, on aille les chercher dans la vie réelle. Rappelez-vous ces paysans de *La Ligne générale*, les gosses du *Chemin de la vie*. »

« Le nombre des salles en U.R.S.S. ? Trois mille salles équipées fonctionnent chaque jour de 2 heures à minuit. Séances toutes les deux heures, avec l'impossibilité absolue d'entrer dans la salle, durant la projection. Mais un salon est attaché à l'établissement, pourvu de nombreux passe-temps, y compris une abondante bibliothèque. »

« C'est que, pour nous, une salle de cinéma n'est pas seulement un lieu de distraction, mais aussi et surtout un centre culturel. En plus de ces 3.000 salles on compte un nombre au moins égal de cinéma-clubs et

27.000 installations volantes, destinées en grande partie aux campagnes. »

« Les programmes sont composés d'une manière à peu près identique à la vôtre. Nous avons également une *chronique* filmée (actualités) que des rabcors (1) nous envoient de tous les coins de la Russie et aussi quelques dessins animés. La production de ceux-ci, encore peu abondante, va en se développant et l'on annonce comme très prochaine la production de toute une série de dessins animés en couleurs. »

Nous parlons maintenant un peu de tout. A bâtons rompus. Et de l'importance de la musique dans un film (50 % dit Youkewich, que notre dédain de la musique, placée dans nos films au petit bonheur, indignent).

Et des débuts de Youkewich, décorateur et assistant de Room pour *Trois dans un sous-sol*, de son second film : *Contre-Plan...* de *Montagnes d'Or...* d'*Ankara, terre turque*, documentaire qu'il tourna lorsque furent renouées les relations diplomatiques entre l'U.R.S.S. et la Turquie... et aussi de nombreuses expériences de ralenti sonore, de télévision et de film en relief qui se poursuivent inlassablement là-bas...

Deux nouveautés sont à signaler, l'apparition du premier film soviétique purement comique (rien de la satire) : *Jazz*, que vient d'achever Alexandroff, l'assistant d'Eisenstein et *Rosignol, petit Rosignol*, un film de Nicolas Ekk, qui fit le bouleversant *Chemin de la Vie* et où le « rendu » des couleurs dépasse, de l'avis de tous ceux qui l'ont vu, tout ce qu'on a fait jusqu'à ce jour...

Puis, bêtement, sans transition, j'en arrive à poser une question que je trouve absurde, sitôt lâchée.

— Et... que pensez-vous d'une collaboration franco-soviétique ?

Au lieu de répondre Youkewich me regarde un instant. Ses yeux se font rieurs avant que sa bouche ne s'orne d'un large sourire irrésistible. Mais c'est en vain que j'insiste : il ne consent pas à m'en dire davantage.

Ce n'est que le lendemain que je devais apprendre la nouvelle. Si le réalisateur de *Montagnes d'Or* est à Paris, c'est en vue de mettre sur pied une vaste collaboration franco-soviétique pour laquelle deux films en deux versions sont d'ores et déjà prévus.

Le premier traitera du Moscou contemporain, et l'autre, à la demande de la France, sera d'origine classique. Evoquera-t-il l'illustre figure de Pierre Le Grand ! peut-être. Mais ne parle-t-on pas également, à la fois d'une œuvre de Tolstoï et d'un roman célèbre d'Anatole France ?

Un mot encore : Youkewich a 29 ans.

MARCEL CARNÉ.

(1) Correspondants ouvriers.

La réunion des patrons et des ouvriers dans *Ombres vers le Sud*, un des rares films parlants américains achetés par l'U. R. S. S.



NOTRE GRAND CONCOURS...

LAC AUX DAMES

En collaboration avec
la Société Parisienne de Production et les Films Sonores Tobis

CINÉ-MAGAZINE organise un grand concours
doté de nombreux prix dont le premier consiste en

Un Voyage entièrement gratuit de 9 jours
au cours du mois de juillet
dans les plus beaux sites du Tyrol.

(Voyage et séjour organisés par Wagon-Lits Cook. - Hôtels de 1^{er} ordre).

RÈGLEMENT :

A partir du 7 juin, chaque spectateur qui assistera à une des séances du cinéma du **Colisée** où est projeté le film **Lac aux Dames**, recevra un bulletin de participation à notre concours. Ce bulletin une fois rempli devra être adressé à **CINÉ-MAGAZINE**, 9, rue Lincoln (Service du C^oncours et, ce, **avant le 28 juin au soir**).

Trois questions sont posées aux concurrents.

1^{re} question : Quelles sont parmi les scènes suivantes de **Lac aux Dames**, celles tournées en extérieur au Tyrol, et celles réalisées aux studios d'Epinau

- 1^o Le garage à canots;
- 2^o La cabane de Puck;
- 3^o La demande d'argent de Simone à son père
- 4^o La cabine d'Eric;
- 5^o Le grenier à avoine;
- 6^o L'arrivée de Puck et Danny à l'hôpital.

2^e question : Le métrage total de **Lac aux Dames** étant de 2.600 mètres, dire combien de mètres ont été tournés en studio, et combien en extérieurs.

- 3^e question :** a) Qu'auriez-vous fait à la place de Puck après avoir été chassée par Erik ?
b) Qu'auriez-vous fait à la place de Danny, lorsque son père l'obligea à quitter **Lac aux Dames** ?

— **Le résultat de ce concours paraîtra dans notre Numéro du 5 Juillet** —

Outre le voyage au Tyrol faisant l'objet du premier prix, les heureux lauréats de ce concours, bénéficieront de nombreux prix de valeur qui seront pour eux une véritable surprise et dont nous donnerons la liste complète dans notre prochain numéro.

Que nos lecteurs de province qui ne peuvent participer à ce **Concours** se rassurent ! Au moment, où **Lac aux Dames** sera projeté en province, un **nouveau concours analogue** sera organisé à leur intention.

B O L É R O



George Raft et Carole Lombard sont avec Frances Drake les vedettes de **Boléro**, un film Paramount, réalisé par Charlie Ruggles et qui passe en exclusivité à l'Empire.



Un joli portrait de **Madeleine Carroll**, jeune vedette de l'écran anglais, récemment appelée par Fox à Hollywood pour interpréter le rôle principal de **Le monde en marche**.

Jeunesse... Beauté... Joie de vivre! **Jean Harlow** dont on annonce à la fois le divorce... et le prochain mariage, se prépare à plonger dans la piscine de sa propriété.



COMPAGNONS DE LA NOUBA



Laurel et Hardy prendront possession incessamment de l'écran du Madeleine-Cinéma qui annonce leur dernier film : **Compagnons de la Noubà**. De longues semaines de rire en perspective...



Quand un profane pénètre pour la première fois dans un Studio, il a l'impression de tomber dans un milieu pervers jusqu'à la moelle. Quand il entend chacun tutoyer son voisin, quand il perçoit des bribes de conversation où il est très souvent question d'amour et où on parle assez crûment, son esprit bourgeois et pudibond se révolte, et Monsieur qui en cachette fait pas mal de choses défendues rougit très vite, Madame est très choquée, bien qu'elle ne se prive nullement d'un petit amant. Cette impression qui ne manque pas d'influencer fâcheusement les étrangers sur la mentalité des gens de cinéma, est due à une très grande liberté dans les propos, à une extrême camaraderie, et aussi à deux défauts, pas très graves évidemment, qui s'appellent :

L'EXAGÉRATION ET L'EXUBÉRANCE

Si vous voulez faire partie du milieu cinématographique, ne débutez pas dans cette carrière en prenant un air supérieur, en affectant une allure distante et mystérieuse. Seule une personnalité très importante peut se permettre de sembler « lointaine », et encore, simplement pour les besoins de la publicité. Si vous voulez que chacun vous aime, si vous désirez faire partie de cette étonnante franc-maçonnerie, alors il faut être gai, exubérant, parler à tort et à travers, toujours paraître de bonne humeur.

Le vocabulaire dans un Studio est coloré, et quand vous dites à quelqu'un « mon chéri », cela signifie que vous l'avez déjà rencontré au moins deux fois dans votre vie !! Quand vous rencontrez une actrice après une scène, vous ne lui dites pas qu'elle est belle ou qu'elle a du talent, pfiu ! de ces épithètes terre-à-terre ! vous vous écriez, à moitié pâmé : « Vous êtes divine ! Vous avez un talent extraordinaire ! Vous êtes formidable ! » Quand un acteur est mauvais (et Dieu sait si on a l'occasion de se trouver en présence d'une situation semblable !) on n'envoie pas qu'il puisse devenir meilleur, chacun répète à qui mieux-mieux qu'il est « fichu », qu'il est tout juste bon « à planter des choux » ! Dès qu'un acteur fait une création intéressante on crie au miracle, il est « le plus grand acteur du monde », c'est « un génie », « un prodige » ; pour le rehausser on s'empresse de détruire les anciens idoles, on brûle bien vite ce qu'on a adoré ; n'importe quelle petite actrice qui présente une personnalité intéressante, est immédiatement comparée à Rachel, Sarah Bernhardt, La Duse, parce qu'il n'y en a pas de plus fameuses...

En plus de « ponts d'or » on comble la nouvelle vedette des honneurs les plus extraordinaires, on l'entoure d'une publicité extravagante.

Sur le plateau règne la même exubérance : les mots ont vraiment perdu leur signification propre, et Messieurs les Académiciens qui travaillent avec une bonne volonté si évidente devraient bien créer un Dictionnaire spécial à l'usage des Cinéastes ou des Cinéphiles qui désirent s'instruire. Le metteur en scène, vous le savez, a vraiment l'impression qu'il perdrait de son prestige et de son autorité s'il ne

criait pas plus fort que tout le monde, alors il s'égoïse, il vocifère, il hurle, et j'en connais plus d'un qui ont attrapé ainsi de bonnes petites extinctions de voix !! Le soir le metteur en scène est « à moitié mort de fatigue » (ce qui veut dire qu'il est assez las !) mais n'attribuez pas cela uniquement à son effort artistique et à une tension d'esprit soutenue il y a une large part de cris, de colères et d'égoïsme dans cette fatigue toute physique.

La vedette, ou même le second rôle ambitieux, n'a pas une petite faiblesse insignifiante quand le travail a été trop surmenant, mais c'est une crise de nerfs du meilleur effet, ou encore un évanouissement très prolongé, très harmonieux, et au cours duquel la voix à moitié perdue dans l'au delà, réclame « des sels ! des sels ! » d'une façon qui arracherait des larmes aux monstres de pierre de Notre-Dame !

L'assistant crie autant que le metteur en scène, souvent même beaucoup plus, lorsque le metteur en scène est un homme « arrivé » ou raisonnable, ce qui se produit quand même de temps en temps... Il est certains assistants qui éprouvent un malin plaisir à traiter les figurants comme de véritables esclaves, à les eng... comme je croyais qu'il n'était pas possible de le faire, à se prosterner devant la vedette en l'appelant « idole », « beauté radieuse, admirable créature », et à peloter les figurants trois minutes après qu'on ait fait l'appel ! : Chacun sa méthode...

Au restaurant du Studio les garçons doivent avoir un caractère bien équilibré, bien calme, pour ne pas devenir complètement fous ! Harcelés par l'un, tirillés par l'autre, sujets aux injures de certains, aux œillades d'une figurante qui veut encore un peu de crème fraîche sur les fraises, il faut que les malheureux servent tout leur monde dans un temps très court. Le barman, lui, doit attendre stoïque, les pires excès, et la jonglerie avec les verres, les batailles avec les olives et les amandes grillées ne le surprennent plus guère...

Surexcités, « doppés » par le travail incessant, par quelques « drinks » aussi, par une atmosphère crispante mais attirante au possible, tous au Studio vivent dans une tension d'esprit continuelle. Les

moindres faits et gestes prennent une importance démesurée. Un petit succès paraît vite un triomphe, une déception dégénère en catastrophe. Que de tentatives de suicides dans ce métier où on peut si vite atteindre une brillante situation !! dans ces Studios où on côtoie les plus insolentes fortunes, les plus imméritées parfois...

Il suffit qu'on ait un petit béguin pour qu'aussitôt on s' imagine avoir rencontré la grande passion de sa vie ! On se marie immédiatement... et on divorce aussi vite... on s'aime très fort, on veut profiter du moment présent. « Carpe diem ! Carpe diem » semble bien la devise qu'il faille adopter dans cette carrière.

On se tutoie très vite, on se connaît à peine que déjà on s'appelle « mon chou ! mon trésor ! mon lapin ! » à plaisir en employant des mots qui n'ont plus aucun sens, on se repaît de bêtises, qui font plaisir, on se « gave » d'exagérations. Et pour tout cela on ne se cache pas le moins du monde ; la pudeur n'est

plus guère de mode, et c'est bien à cause de ce sang-ne que naissent maints racontars, maints potins...

Il est dur, il est effrayant, quand on appartient à ce métier de se contenter d'une situation modeste. On voit grand, beaucoup trop grand, il faut tout avoir, tout connaître, tout englober. Qu'en reste-t-il ? De la déception, de la rancœur, tant d'amertume. Mais à chacun son mode d'existence !

Après tout, peu importe qu'une vie soit plus courte si elle doit être bien remplie, il est préférable d'avoir de beaux souvenirs, de les crier au monde ou de les garder jalousement, de connaître la joie, la gaieté et d'être usé après avoir vécu ! N'est-ce point mieux que d'ambitionner une vieillesse morne, terne et d'arriver à l'heure dernière en regrettant les années perdues, bêtement envolées, telle une fumée qui ne laisse aucun parfum ?

MAT STEIN.

CINÉ-MAGAZINE DANS LES STUDIOS

TARTARIN VA PARTIR CHASSER LE LION

A vrai dire, il en est même déjà revenu, de sa fameuse chasse aux lions ; mais nul n'ignore qu'au cinéma, on tourne souvent la fin d'un film avant le commencement. Et c'est pourquoi, la semaine dernière, longtemps après avoir réalisé les scènes de chasse en Algérie, on tournait au studio de Joinville deux scènes amusantes, préparant le départ du grand homme.

Chez l'armurier Costecalde (Paul Ollivier), le facteur (Vilbert) apporte une lettre. Costecalde, en grand secret, confie à son visiteur que Tartarin a acheté la veille des armes à feu d'un calibre inusité, tout au moins chez les chasseurs de casquettes. Ingénieusement, Costecalde rapproche ce fait d'un autre, non moins significatif : Tartarin, visitant une ménagerie de passage à Tarascon, a longuement regardé les lions, et leur a dit :

— Il me tarde de vous rencontrer dans le désert !

— Surtout, ajoute Costecalde à son confident, n'en dites rien à personne.

Naturellement, le facteur n'a rien de plus pressé que d'aller conter la nou-

velle au libraire Tastevin (Maupy), chez qui se trouve justement en visite le pharmacien Bezuquet (Sincél). On commente l'événement, qui fera bientôt le tour de la ville.

Raymond Bernard, qui trouve sa besogne actuelle bien reposante après la tâche écrasante des *Misérables*, dirige avec le sourire, et sa bonne humeur habituelle.

Ensuite, il tournera dans un grand décor que l'on est en train de monter dans la cour : une rue de Tarascon, avec les boutiques des principaux personnages.

" LE BILLET DE MILLE ", FILM EXCEPTIONNEL

Nos lecteurs savent déjà qu'on tourne actuellement à Billancourt un film sortant complètement de l'ordinaire, en ce sens qu'il est interprété par presque toutes les vedettes françaises, lesquelles prêtent leur concours gracieusement, le produit de ce film devant être entièrement versé dans la caisse de l'Association de la Presse Cinématographique et de l'Union des Artistes.

Nous ne rappellerons pas le nom de tous les artistes qui jouent dans *Le*

Billet de Mille, ils sont trop ! Mais nous pouvons redire que le metteur en scène est Marc Didier qui réalisa *Ame de Clown* (Teddy and Partner).

Dernièrement, on tournait une scène dans un lycée bien original : tous les élèves jouent aux courses, et c'est le professeur qui fait le book. Ledit professeur, c'est Pizani, le proviseur ; Signoret : parmi les élèves, il y a Emile Genevoix, l'ex-Gavroche. Un des élèves a " mouchardé " à son père, qui vient se plaindre au lycée. Pour éviter les ennuis, ce singulier établissement rentrera dans l'ordre, et les élèves s'occuperont désormais de leurs études. Pourtant, ils avaient touché " le billet de mille ".

Ce fameux billet, qui donne son titre au film, est une coupure tachée, qui passe de main en main. Il est le prétexte de maintes petites scènes, de sketches plutôt, dont l'utilité est de faire servir toutes les vedettes de la distribution, et dont la morale finale est de démontrer ceci, dont nous nous doutions déjà : l'argent est une dégoutation, un agent de corruption, etc.

A l'appui de cette définition, on a tourné aussi la semaine dernière une petite scène : à une table de restaurant chic, une jeune femme jolie et élégante regarde avec mépris manger un gros monsieur sans distinction, qui bave et avale glouglou ; mais quand elle apprend qu'il est très riche, elle fait taire ses répugnances et s'approche, bien décidée à faire sa conquête ; à son tour, elle réussira ainsi à se faire donner " le billet de mille ".

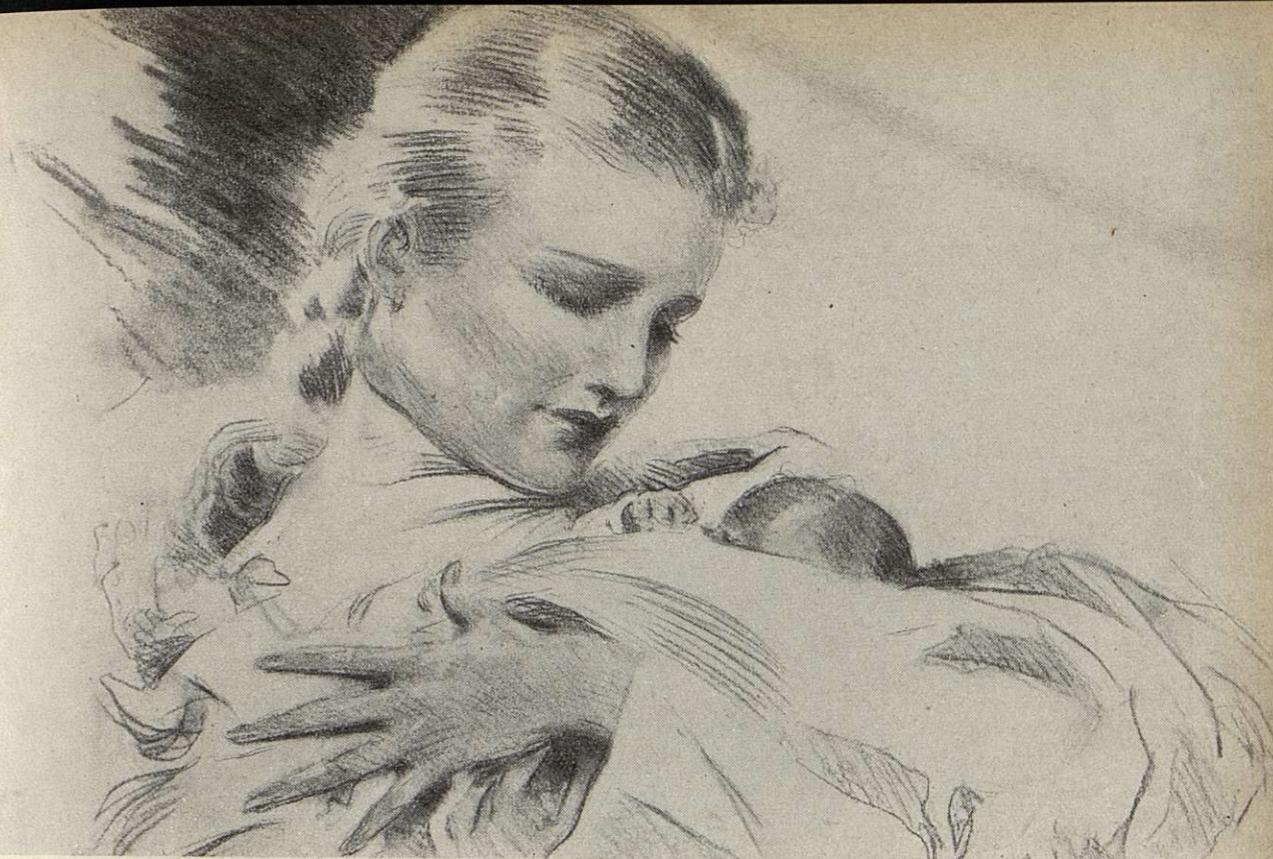
Le billet s'égare aussi dans une maison de couture dirigée par Alice Tissot, et dont le propriétaire est Lucien Baroux ; une gentille vendeuse, Renée Saint-Cyr, est en retard un matin parce que sa mère est malade ; la directrice fait passer un savon à la coupable par Lucien Baroux, qui, sans doute meilleur qu'Alice Tissot, finira par donner la coupure omnibus à la petite vendeuse.

On le verra aussi dans un tripot, où Léon Béliers et Georges Péclét ont réussi à entraîner Duvallès, riche fêtard ; Alcover, chef d'une bande redoutable, veut souffler le " client " à Georges Toureil, chef de la bande rivale pour laquelle travaillent Béliers et Péclét ; cela se terminera par une bataille, dont le billet taché est l'enjeu.

Et il continuera sa ronde, tout le long de l'histoire à tiroirs imaginée par Yves Mirande, jusqu'à utilisation de toutes les vedettes de la distribution.

Où, *Le Billet de Mille* sera un film original, et, contrairement à l'ensemble de son action, il servira à faire le bien et à soulager des infortunes.

Henriette JANNE.



Voici Ann Harding telle que l'a vue le dessinateur américain Howard Chandler Christy dans *Gallant Lady*

SENSIBLERIE AMÉRICAINE

L'AMÉRIQUE adore les enfants. Ou du moins elle fait tout pour s'en persuader et en persuader les autres. Le film de Gregory La Cava *Gallant lady* n'est qu'un exemple de plus de cette douce manie qui put paraître un temps inoffensive mais menace de devenir envahissante. Il n'y a pas si longtemps, *Chanteuse de cabaret* nous avait offert une tragédie basée sur une question maternelle et interprétée par Baby le Roy, qu'on s'entend à trouver adorable. Qu'on l'adore donc et qu'on n'en parle plus. Mais il n'y a pas que lui : Dickie Moore, le petit garçon de *Gallant Lady*, qui était aussi celui de *Blonde Vénus*, n'est pas moins en vogue. Ce jeune acteur qui n'a aucune spontanéité, contrairement à Jackie Coogan, déjà bien oublié, mais connaît toutes les ficelles du métier comme le plus roué comédien, est assuré d'obtenir toujours un succès d'attendrissement.

Gallant lady — non pas femme galante comme on est tenté de le croire, mais noble femme — est l'histoire douloureuse d'une mère qui a dû se séparer de son bébé et la retrouve par hasard durant un séjour en France. Elle a eu cet enfant quand elle n'était que fiancée et l'homme qui devait l'épouser s'est tué au moment où partait son avion. Chavirée de souffrance, elle a échoué dans un square nocturne où un chemineau au grand cœur — ancien chirurgien — l'a recueillie et aidée de ses conseils : l'enfant a été adopté par un ménage. Mais la femme est morte et l'homme — un faible — va se remarier avec une jeune fille sèche et égoïste. Patiemment, la mère luttera pour le conquérir et reprendre ainsi son enfant.

Les Américains sont pourtant capables de nous retenir et même de nous étreindre par de beaux sujets à la fois d'une portée très large et d'une frappante actualité : on pense au chef-d'œuvre de « Back Street », drame des temps modernes mais dont les sentiments sont éternels. Ce qui justement nous y émouvait, c'était l'impossibilité pour le

couple illégitime d'avoir un enfant. Cette nécessité douloureuse nous était exposée dans une scène pathétique, cruelle même. Et combien ce conflit était d'une qualité plus haute qu'un dialogue puéril entre une mère et son bébé !

Autant les scènes intimes de ce genre sont charmantes dans la réalité, dans la vie quotidienne, autant leur attrait risque de se corrompre quand elles sont, dans un livre ou sur un écran, répétées trop souvent. Elles courent alors le danger de choir dans la sensiblerie ou dans la plus regrettable banalité. Il faudrait n'en user qu'avec mesure et surtout se garder des redites. Or, il semble bien que depuis la merveilleuse scène d'Anna Karénine, où Greta Garbo vient la nuit chez son petit garçon dont elle est séparée, l'éveille, et joue avec lui, on n'a guère fait que copier — et souvent en moins bien. Ce n'est pas que les interprètes manquent de sensibilité, d'expression : les scénaristes sont les plus coupables. Ils savent que cette sorte de film « prend » toujours et spéculent sur sa séduction. Mais à la fin, on s'en lasse ; les bébés à l'écran, c'est un peu comme les valse viennoises à la radio : toujours plaisant, mais jamais très nouveau. Et quand on a vu *Le Champion*, *Blonde Vénus*, *Conduits par Satan*, *Jenny Frisco*, *Only yesterday*, *Chanteuse de Cabaret*, pour ne citer que les plus illustres, on trouve que peut-être *Gallant Lady* ne s'imposait pas.

L'insouciance image d'un enfant, même s'il s'y joint l'image d'un beau visage de femme tourmenté n'est pas suffisante pour donner à un film cette qualité d'émotion qui fait sa valeur humaine. Au drame de l'amour maternel qui à l'écran côtoie toujours le roman feuilleton on voudrait voir se substituer le drame de l'enfance, obscure tragédie souvent bouleversante. On songe à ce beau film français de Marie Epstein et Jean Benoît Lévy, l'un des très rares qui nous éclairât sur le secret de cette mystérieuse enfance : *La Maternelle*.

Henry AGEL.



Léon Béliers et Georges Péclét dans une scène de *Billet de Mille*, film dont la distribution comprend toutes les grandes vedettes de l'écran français et dont une partie des bénéfices servira à alimenter la caisse de secours de l'Association professionnelle de la Presse Cinématographique

ÉCHOS D'ICI ET D'AILLEURS...



Annabella et son metteur en scène Eric Charrel photographiés à Hollywood où ils tournent Caravane.

PASTISSE SUR UN PLATEAU

Félix Gandera et ses interprètes seraient heureux que vous veniez prendre avec eux un verre sur le zinc du "Special bar", à Marseille, mercredi 30 à 6 heures. Telle est la curieuse invitation que nous recevions il y a quelques jours ; et qui mieux est, elle était rédigée sur un genre de papier de boucherie.

Heureusement (ou malheureusement peut-être) un post-scriptum nous avertissait que pour nous éviter le long voyage, le "Special bar" serait reconstitué aux studios Gaumont, 12, rue Carducci. Il s'agissait, en effet de la reproduction en stucc de ce fameux bistrot marseillais dans lequel se passent plusieurs scènes du film de Gandera *Le Secret d'une Nuit*.

Inutile de vous dire qu'une animation très exubérante régna sur le "set" et que, s'il fut un peu question du film, Albert Préjean, Lisette Lanvin, Armand Bernard, aidés de Félix Gandera et Marcel Cohen, ne manquèrent pas de régaler les journalistes présents de quelques histoires marseillaises "de derrière les fagots".

LEW CODY EST MORT

Depuis le film parlant, nous n'avons cessé de voir, dans les films les plus divers, cet acteur qu'une mort prématurée vient d'emporter.

Citons, entre autres : *What a widow*, *Dishonored*, *Jeunesse triomphe*, *Woman of experience*, etc...

GEORGE ARLISS EN EUROPE

George Arliss, le célèbre acteur anglais qu'Hollywood avait appelé il y a environ deux ans, vient d'arriver à Paris où il compte, paraît-il, se reposer.

Mais n'y aurait-il pas corrélation entre ce séjour et la récente interdiction par la censure de la projection du film : *La vie de Rothschild*, dans lequel Arliss interprète le rôle principal.

PUBLIC! TU AS LA PAROLE

Nous sommes heureux de constater que les lecteurs de *Ciné-Magazine* ont su attacher toute l'importance qu'ils méritent aux faits que nous leur exposons dans notre dernier numéro.

Un nombre considérable de lettres nous sont parvenues où chacun donne son avis sur une question qui intéresse celui qui paie sa place au cinéma autant que celui qui vit du cinéma, puisqu'il s'agit, en l'espèce, de la substance destinée à alimenter les salles de spectacles.

L'abondance du courrier qui nous parvient chaque jour, prouve à quel point, malgré ce qu'en pensent certains, le public, le gros public s'intéresse à tout ce qui se rapporte à la vie du cinéma.

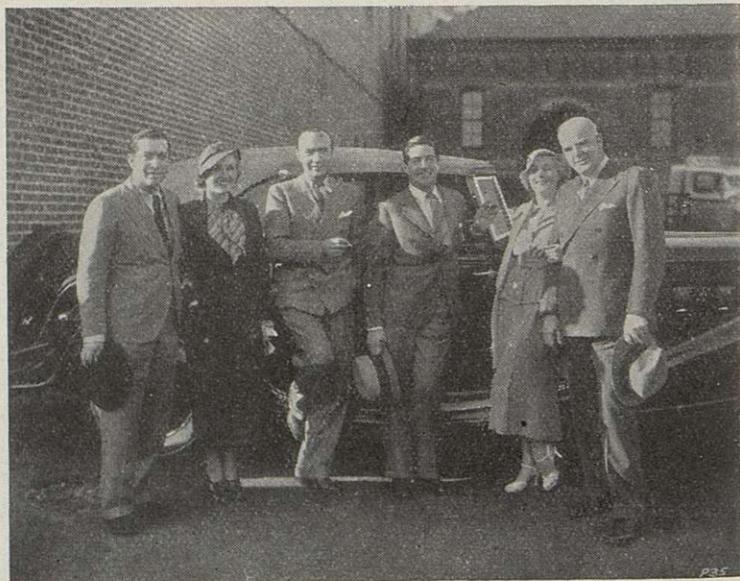
Nous donnerons dans notre prochain numéro la "température" de ce qui représente le public et reproduirons plusieurs des lettres qui nous seront parvenues.

LES PROJETS D'ALEXANDRE KORDA

Dès qu'il aura terminé *La vie privée de Don Juan*, dont, Douglas Fairbanks



Clive Brook et Diana Wynyard, interprètes de *Cavalcade*, photographiés à l'issue d'un banquet donné en leur honneur à Hollywood par l'Académie des Arts et Sciences cinématographiques qui classe *Cavalcade* en tête des meilleures productions de 1933.



Dans une cour des studios Fox-Hollywood, voici réunis, De gauche à droite Eric Charrel, Daniele Parola, Charles Boyer, André Daven, Pat Paterson et R. T. Kane. On sait qu'Eric Charrel est le réalisateur de *Caravane*, film pour lequel Charles Boyer et Annabella furent appelés à Hollywood.

Senior est le trépidant protagoniste, le fameux metteur en scène de *La Vie privée d'Henry VIII*, entreprendra un grand film historique : *Le Camp du drapeau d'or*, qu'il compte faire interpréter par trois des plus grands noms du cinéma : Charles Langton, Douglas Fairbanks Senior et... Maurice Chevalier ; les vedettes féminines seront : Flora Robson et Merle Oberon (deux des épouses d'Henry VIII).

Cette œuvre, dit-on, serait suivie d'un film d'imagination sur la vie future : *The shape of things to come* (La forme des choses futures).

Le pain ne manque pas sur la planche d'Alexandre Korda.

L'ÉCOLE DU CINÉMA

Les acteurs de l'écran sont souvent forcés de beaucoup apprendre pour tenir leurs rôles. Ainsi, Charles Boyer vient de ré-apprendre (car il l'avait déjà appris enfant) à jouer du violon pour son rôle de *Caravane*. Leslie Howard, lui, étudie le russe avec Nikolai Kobliansky, ancien député et procureur d'état de Saint-Petersbourg, pour son rôle de *British Agent* (espion anglais). Mais, il y a moins d'un mois, Leslie était non élève mais professeur : il enseignait l'accent anglais à Frances Dee, qui, entourée d'acteurs britanniques dans *Of Human Bondage* (De l'esclavage humain), se trouvait fort déplacée avec son accent de Chicago.

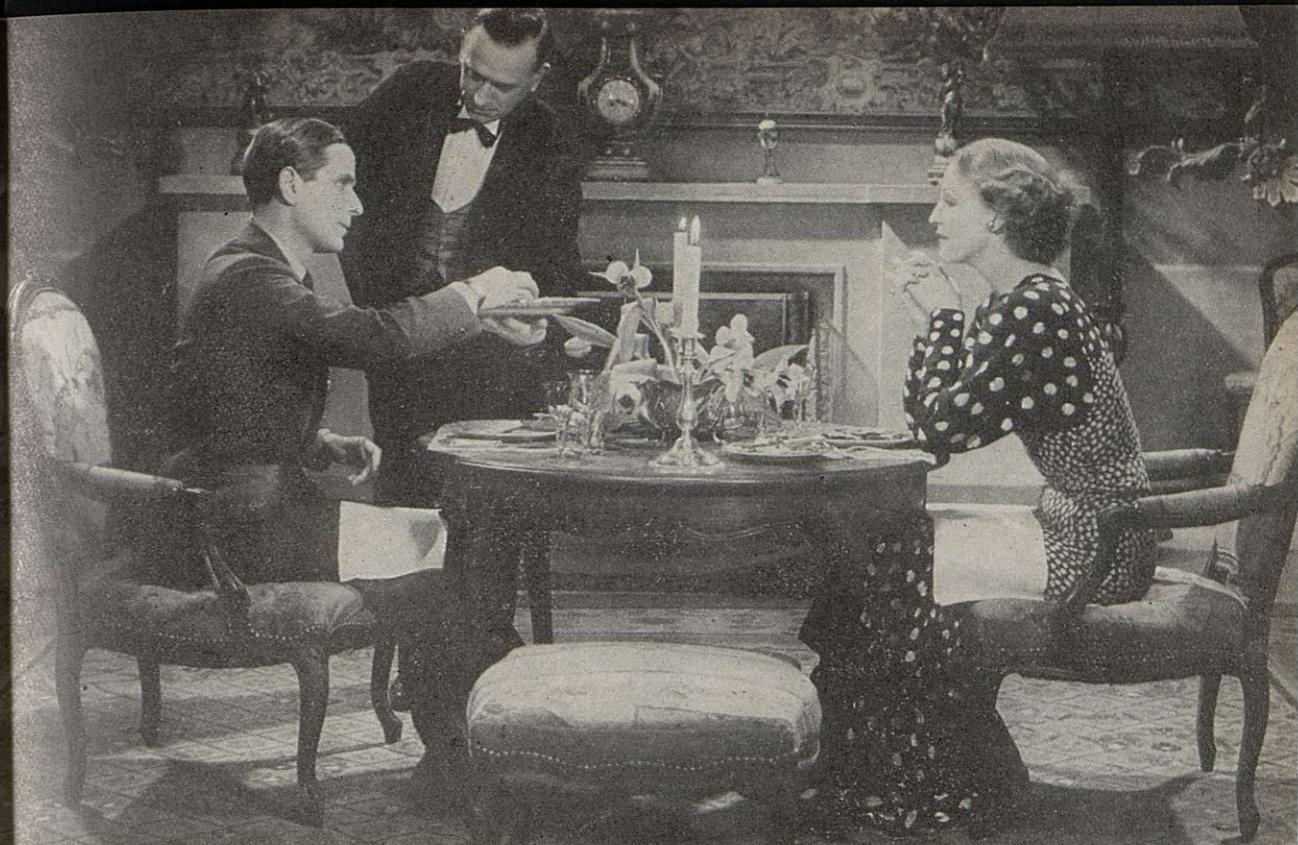
BUSTER KEATON TOURNERA-T-IL A PARIS ?

Il en est en tout cas fortement question. Un producteur, M. Blochert, annonce réaliser ce film à Paris, sous le titre de *Le Roi des Champs-Élysées*, et dans lequel, fait particulier, Buster Keaton sourirait pour la première fois à l'écran.

DERNIÈRE HEURE

— Les réprouvés, d'André Armandy, sera porté à l'écran par Jacques Severac.

— Jacques Feyder vient de signer un engagement avec la Tobis pour tourner un film au mois de juillet prochain.



L'OR

FILM RACONTÉ

INTERPRÉTÉ PAR

Pierre BLANCHAR,
Roger KARL, Rosine DEREAN,
Brigitte HELM.

Dans le calme de leur laboratoire, le professeur Lefebvre et son aide François Berthier mettent au point une expérience décisive; ils espèrent, grâce à un procédé de transmutation des métaux qu'a conçu Lefebvre, réussir à fabriquer de l'or. Tout marche bien, et Lefebvre fou de joie et d'émotion voit fondre petit à petit le plomb qui deviendra or. Mais tout à coup, une formidable détonation retentit; tout s'écroule: du projet, du rêve, de l'usine, il ne reste plus rien; une main criminelle a saboté les appareils et le professeur trouve la mort dans l'explosion du laboratoire. Berthier, lui, n'est que gravement blessé; pour le sauver, il faut procéder à une transfusion de sang; c'est Hélène, sa fiancée qui, courageusement, offre le sien.

François termine une longue convalescence, quand un beau jour, il reçoit la visite d'individus suspects, qui viennent faire des propositions de la part du grand financier écossais Wills. Ce roi de l'or naturel s'occupe, lui aussi, du problème de la fabrication de l'or synthétique par la division de l'atome de plomb. Berthier comprend instantanément dans l'attitude des émissaires de Wills, que ce dernier est l'auteur de l'attentat qui a causé la mort de Lefebvre. Il veut pourtant en acquiescer la conviction et pour cela, feint d'accepter l'offre de collaboration de Wills. Il s'embarque à bord du splendide yacht du milliardaire; quelle n'est pas sa stupéfaction quand il rencontre un ami de collège, Malesscot, officier à bord et qui l'engage à se méfier de Wills.

En effet, dès la première entrevue qu'il a avec le magnat, François acquiesce la certitude que, voulant accaparer le bénéfice de la fabrication de l'or, Wills est bien l'instigateur du sabotage. Il se jure de venger le professeur, et pour cela continue à feindre l'ignorance la plus complète. Wills sait que Berthier est seul capable de faire aboutir les recherches que de son côté il a entreprises, et, décidé à s'assurer sa collabo-

ration, il lui fait visiter l'immense usine sous-marine qu'il a fait construire. L'ingénieur ne tarde pas à s'apercevoir que les imposantes machines ont été copiées sur les plans du professeur Lefebvre.

Un soir, il reçoit une invitation à se rendre au château qu'occupe Wills à peu de distance de l'usine. Intrigué, il y va et se trouve en présence de la fille du financier, Florence, jeune femme d'une beauté étrange et fascinante. Elle lui apprend que son grand dévouement à la cause du pauvre Lefebvre l'intéresse; elle lui dit également qu'elle désavoue les actes de son père et qu'elle le méprise profondément. Il est difficile à Berthier de ne pas subir le charme de cette femme et un sentiment de sympathie se dessine entre les deux jeunes gens. Cela ne fait pas oublier à François qu'il est fiancé, ni les raisons pour lesquelles il a décidé d'accepter les offres de Wills.

Dans l'usine, il poursuit activement ses recherches, et bientôt, Berthier peut annoncer au financier qu'il est en mesure de fabriquer de l'or, et effectivement, à quelque temps de là, une expérience concluante a lieu devant Wills, enthousiasmé par le petit lingot d'or qui vient d'être obtenu. Celui-ci, devenu presque fou furieux de joie délirante, décide d'inonder le monde de cet or synthétique, pour provoquer ainsi les pires catastrophes, les plus extraordinaires faillites et les plus grands désespoirs sur lesquels il établira sa puissance.

Mais ces projets insensés ne se réaliseront pas. Car c'est le moment qu'a choisi Berthier pour tirer sa vengeance de la mort de son maître Lefebvre. Et après avoir prouvé par son expérience la réalité de la thèse de ce dernier, il provoque par une explosion, l'ensevelissement de l'usine et de son mauvais génie, Wills.

De retour en France, Berthier retrouvera l'amour de sa fiancée, Hélène, qui consciente des dangers au devant desquels il allait, avait attendu en tremblant pour son sort.

Avant d'échanger un baiser si longtemps attendu et tant mérité, François promet de ne plus jamais tenter de percer le secret de puissance interdit aux ambitions humaines.

Georges COLMÉ.

LES FILMS DE LA SEMAINE

UN CŒUR... DEUX POINGS

Interprété par Primo Carnera, Max Baer, Myrna Loy, Jack Dempsey et Otto Kruger

Réalisation de W. S. Van Dyck

Le sujet, quand il s'agit d'un film qui se déroule dans les milieux pugilistiques, est toujours à peu près le même. Un jeune boxeur va de succès en succès, il devient une gloire du ring; à ce moment, des profiteurs, des demi-mondaines papillonnent assidûment autour de lui, il délaisse son entraînement; mal préparé, il va perdre le combat qui devait le sacrer grand champion des champions, mais au milieu du match, la femme qu'il a abandonnée mais qui l'a toujours aimé, accourt le soutenir de sa pré-

sence et le boxeur stimulé, revivifié, gagne le match, ou, comme c'est le cas dans ce film, obtient le match nul, ce qui équivaut, en l'occurrence, à une victoire. Eh bien, ce fameux match, qui dans le film oppose Max Baer à Primo Carnera, est si bien découpé que, habitué des salles de boxe ou profane, il vous tient en haleine au point que vous êtes presque tenté d'encourager tout haut les adversaires. Le film, par ailleurs, est intéressant chaque fois qu'il nous conduit dans les milieux de boxe, les autres scènes sont d'une ingénuité bien américaine et le numéro de music-hall est superflu. Max Baer va ravir des admiratrices à bon nombre de jeunes premières.

LE TRAIN DE 8 h. 47

Interprété par Bach, Fernandel et Charpin

Réalisation de Henri Wulschleger

On connaît les pérégrinations de La Guillaumette et Croquebole, qui, envoyés en mission par leur capitaine échouent dans une maison hospitalière d'un faubourg de la ville, les aventures alcoolisées qu'ils y rencontrent, et le piteux retour à la caserne, après avoir déambulé cahin-caha, les bras, le corps et la tête ballants dans les rues de la ville. Le metteur en scène a respecté fidèlement l'œuvre, ou disons plutôt le chef-d'œuvre de satire comique de Georges Courteline. C'est d'ailleurs à notre avis, ce qu'il y a de mieux à

faire quand on se trouve en présence d'une œuvre et d'un auteur tels que ceux-là.

L'interprétation groupe trois des meilleurs comiques français; Bach, qui est mieux qu'il n'a jamais été et son pouvoir sur les foules est certain. Fernandel qui est le comique personifié. Enfin Charpin a composé un capitaine Hurluret, qui, bien que tout à fait différent de celui qu'avait campé Raimu, n'en est pas moins humain et vraisemblable. En un mot, Henri Wulschleger a réalisé un vaudeville militaire, mais où le côté grossier et la bassesse intellectuelle des autres films de ce genre ont été remplacés par l'ironie la plus satirique du grand écrivain.

BOLÉRO

Interprété par George Raft, Carole Lombard, Sally Rand et Frances Drake

Réalisation de Charlie Ruggles

Le Boléro de Maurice Ravel est sans doute une des musiques les plus lancinantes, les plus fascinantes qui soient. Et le reproche que l'on peut faire à cette illustration cinématographique de ce morceau est qu'il n'y tient pas une assez grande place. Ce qui n'enlève rien, évidemment, à la qualité dramatique de l'ensemble du film! C'est l'histoire d'un ouvrier qui sent en lui d'irrésistibles dons de danseur, qui réussit, à force de persévérance et en faisant passer la danse avant toute chose, même celle de

l'amour, à devenir un danseur célèbre. Mais la guerre intervient, il est attaqué par les gaz, sa santé est détruite! Et le jour où il présente la danse du Boléro, qu'il a préparée pendant des années, l'effort l'épuise, ses poumons endommagés ne peuvent résister et il meurt.

Georges Raft est la grosse vedette de ce film et on ne peut que se féliciter du jeu sobre et expressif de cet excellent acteur. Carole Lombard danse avec lui le fameux boléro, bien mis en scène, bien monté. L'action se passe de 1910 à 1918 et nous vaut de belles images de cette pittoresque époque. Un film qu'il faut voir, ne serait-ce que pour entendre la musique de Ravel.

CESSEZ LE FEU

Interprété par Jean Galland, Rolla Norman, Marcel André, Annie Ducaux

Réalisation de Jacques de Baroncelli

Pendant la guerre, les membres d'une même escadrille aérienne cultivent une sorte de vénération pour leur capitaine et fraternisent au point qu'ils décident d'élever en commun l'enfant d'un de leurs camarades mort le jour de l'armistice. La paix a séparé ces êtres et chacun a repris son rang dans la société. Mais le capitaine, à qui la guerre avait enlevé sa situation, ne connaît, depuis l'armistice, que la misère noire. Seize ans après pour célébrer la majorité de l'enfant adopté par l'escadrille, un banquet les réunit. Eloignés moralement et socialement,

ils retrouvent au contact les uns des autres, la même solidarité, le même fraternel enthousiasme que devant l'ennemi. Et pour parer à la détresse de «leur» Capitaine, l'un d'eux, devenu gros constructeur d'avions, lui offre la conduite d'un appareil destiné à la traversée de l'Atlantique. Jacques de Baroncelli a su capter toute l'émotion qui se dégage du scénario de Joseph Kessel. Tous les acteurs jouent avec énormément de conscience; parmi eux, Jean Galland, par un jeu intérieur intense, par des attitudes sobres, naturelles, réussit à bouleverser le spectateur le plus endurci. Ce film prouve qu'avec des moyens très réduits, un cadre très restreint, on peut faire quelque chose de très beau, très émouvant.

COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici gratuitement, chaque semaine, à toutes questions qui lui sont posées, concernant le monde et l'activité cinématographiques

Le lys rouge. — Iris salue fraternellement son concitoyen le lys; il le met cependant en garde contre les foudres de Léon Daudet qui ne voit certainement pas d'un bon œil la couleur rouge qu'il arbore. Ramon Novarro, studio M. G. M., Culver City, Hollywood. Cet acteur parle très bien le français. Ses films n'ont pas été doublés par lui-même. Il a environ 30 ans. Je doute qu'il réponde à votre lettre; songez qu'il en reçoit des centaines tous les jours. Il tendra probablement à Paris dans le fiours de la saison prochaine. Et maintenant, avant de finir, sachez que j'ai caité exception en votre faveur en répondant à plus de trois questions.

Miss Monde. — Qui viendra prétendre, après ça, que je n'ai pas de hautes relations? A ma connaissance, il n'existe pas d'enregistrement de **Toi que j'adore**. Sans aucune hésitation, je me prononce pour le jeu de la deuxième artiste. Marcelle Chantal habite 4, avenue Rodin, à Paris. Noté votre demande de correspondant.

Vain est ton amour. — En ce cas, pourquoi insister? Je vous le demande; il vous a pourtant donné son cœur. Willy Thunis a environ 35 ans; vous pouvez lui écrire à la Gaîté-Lyrique, square des Arts-et-Métiers, à Paris. Cet acteur va, en effet, tourner un film sous la direction d'André Berthomieu. Le titre **N'aimer que toi** est provisoire.

D. — Chacun est en droit d'avoir ses préférences. Vous pouvez écrire à Bela Lugosi aux studios Universal, Universal City, à Hollywood. Cet acteur doit certainement avoir dans les environs de 40 ans et il porte un pseudonyme.

Joséphine. — 1° Rina de Liguoro n'a rien fait depuis qu'elle est partie en Amérique; cependant, le dernier film qu'elle a interprété, **Messaline**, vient d'être sonorisé en France; mais je ne crois pas qu'elle soit morte. Nous avons des photos d'artistes format cartes-postales et format 18x24; 2° Impossible de trouver votre deuxième renseignement; 3° Joséphine Baker est née en Louisiane, à la Nouvelle-Orléans; elle est, en effet, mariée à Pepito Albino qui est en même temps son impresario. Il vous suffit d'adresser une demande au service photos de notre journal pour obtenir le catalogue complet des photos d'artistes.

Francine. — Victor Francen a bien une secrétaire, mais quand vous recevez une lettre dactylographiée, si vous êtes privée de sa calligraphie, tout au moins connaissez-vous sa pensée! C'est un acteur que j'apprécie énormément, mais que je préfère encore plus à la scène qu'à l'écran. Il ne tourne absolument rien en ce moment.

Diavolo. — Par ces temps de grandes chaleurs, j'aimerais mieux "Diabolo". A part **Fra Diavolo**, nous avons vu Dennis King dans **Le Vagabond roi**, film en couleur où il avait la vedette. Je sais qu'il vient de terminer un film en Amérique, mais je n'en ai pas encore le titre. Lillian Harvey, studios Fox-Films, 1401 N, Western Ave, Hollywood.

S. M. P. — Il faut vraiment que j'aie des dons pour avoir pu déchiffrer votre pseudonyme. Entre parenthèse, inutile d'envoyer deux lettres pour la même question; notre bon père Doumergue préconise l'économie, suivons ses conseils. Voici l'adresse de Lillian Harvey: studios Fox-Films, 1401 N, Western Ave, à Hollywood

Marcel Robert. — Voici les adresses que vous me demandez (mais, Dieu, que vous êtes gourmand!) Madeleine Renaud, 15, rue Soufflot (5°); Arlette Marchal, 100, boulevard Péreire (17°); Edith Mera, 7, rue Greffulhe (8°); Rosine Deréan, 12, rue de Civry (16°). La rue Nungesser-et-Coli se trouve dans le 16° arrondissement. Vous pouvez payer vos photos en timbres-poste français, pour n'importe quelle somme.

Princesse Nadia. — (O princesse, d'amour me font vos beaux yeux mourir). Pour Josette Day, c'est au 25 de l'avenue (et non rue) Lamballe qu'elle habite. André Luguet au 36, boulevard des Invalides; Lillian Harvey aux bons soins des studios Fox à Hollywood, Californie et Greta Garbo, Beverly Hills, à Hollywood.

Jean Cafard. — (Vous savez, vous pouvez le garder pour vous, votre cafard!) Je ne sais exactement ce qu'a touché l'acteur dont vous me parlez, mais je suppose que c'est de l'ordre de 75 à 100.000 francs. Jean Servais répond à toutes les lettres qu'on lui envoie. Florelle et Lisette Larvin ont exactement l'âge que vous leur donnez.

Mon p'tit chou aimé. — (J'espère qu'en fait de chou aimé, vous avez su choisir une grosse légume!) 1° Henry Garat se repose sur ses...ex-lauriers. J'ai nettement l'impression que cet acteur a fait marche arrière dans le chemin de la popularité. On a volé un homme, après être resté quelques semaines au Marignan, sort en ce moment dans les salles de quartier; 2° Jean Murat et Annabella habitent à présent 20, rue Nungesser-et-Coli, à Paris; 3° La fin du dernier concours a coïncidé avec le changement de périodicité de **Ciné-Magazine**; c'est pour cela que ce concours est passé inaperçu.

K. K. de Puss. — Ah! les ennemis de la France immortelle diront ce qu'ils voudront, il y aura toujours les gens d'esprit pour sauver notre pays de la ruine et de la désagrégation. 1° Ni "oui", ni "non"; il l'a été pendant un certain temps, mais s'est guéri (si je puis dire) depuis peu; 2° Madeleine Renaud, 15, rue Soufflot, à Paris; Jeannine Crispin, 3, rue Claude-Monet; Mireille Balin, 18, rue Spontini; 3° On voit un homme dans une des premières scènes de Marie, légende hongroise

3 questions seulement, s. v. p. — Merci à vous de me venir en aide, votre pseudo rafraîchira la mémoire de bien des correspondants qui ne pensent pas toujours à respecter cette prescription. Pierre Richard-Willm habite seul un très bel appartement. Je le connais assez bien pour lui avoir parlé plusieurs fois dans les studios. Pour correspondre avec lui, il vous suffit de lui écrire à Paris, 89, rue Cardinet.

Studio 160. — **Ciné-Magazine** a déjà fait paraître, dans son nouveau format, trois ou quatre articles sur le cinéma d'amateur, et il continuera à en faire paraître à raison, en moyenne, de deux articles par mois; que vous faut-il de plus? **L'Etudiant de Prague** est distribué par les Films Armor et **Les trois lumières** par Cosmograph, (firme en faillite).

Tout pour Servais. — Si vous le servez bien, tant mieux pour lui. Il habite à Paris, 36, avenue Junot. C'est Paul Jorge qui interpréta le rôle de Monseigneur Myriel dans la version muette des **Misérables**.

Lucy-Fert. — Bien dire et Lucy-Fert, n'est-ce pas? Il n'est en tout cas pas douteux que les questions que vous me posez n'ont rien d'angélique, mais je ne suis pas rebelle. 1° Les acteurs ne se maquillent jamais à la ville, ils sont, au contraire, heureux de faire disparaître un maquillage qui altère leurs traits. Je puis même, en passant, vous signaler que certaines vedettes féminines évitent le moindre maquillage hors de la scène ou du studio; 2° L'acteur dont vous me parlez s'épile, en effet, les sourcils; il tient peut-être à le garder secret, c'est pour cela que je ne mentionne pas son nom. Il a une garde-robe comme celle de tout jeune premier qui se respecte, c'est-à-dire bien garnie (à quelque chose près: six manteaux, quinze costumes et six ou huit chapeaux); 3° Greta Garbo n'a jamais été mariée.

Nous rappelons à nos lecteurs que pour une période indéterminée "Ciné-Magazine" offre à ses nouveaux abonnés d'un AN UNE PRIME consistant en 3 VOLUMES d'une valeur de 12 francs chaque.

Chaque abonné recevra, dès réception de sa souscription une liste de 50 titres dans laquelle il choisira 3 volumes que nous lui adresserons immédiatement.

ABONNEZ-VOUS!

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 8 au 14 juin 1934
Sauf les samedi, dimanche et jours de fête

NE PEUT ÊTRE VENDU

BON A DÉCOUPER



Myrna Loy



A droite: Charpin et Bach



Frances Drake et George Raft



Jean Galland et Roland Toutain

PROGRAMME DES CINÉMAS DE PARIS

pour la semaine du 8 au 14 Juin 1934

Les salles précédées du signe O donnent un spectacle permanent.
Les salles précédées du signe ■ acceptent nos billets à tarif réduit.

1^{er} ARRONDISSEMENT

O STUDIO UNIVERSEL, 31 av. opéra.
Gallant lady.

2^e

O CINEAC, 5, bd des Italiens.
Actualités, Dessins animés.

O CINE-OPERA, 32, av. de l'Opéra.
Lillom.

O CINEPHONE, 6, bd des Italiens.
Actualités, Dessins animés.

O CORSO-OPERA, 27, bd des Italiens.
Tarzan.

O GAUMONT-THEATRE, 7, b. Poisson^{ne}
O IMPERIAL-PATHE, 29, Bd Italiens.
Le Grand Jeu.

LES MIRACLES, 100, rue Réaumur.
Un cœur... deux poings.

O MARIVAUX-PATHE, 15, bd Italiens.
Cessez le feu.

OMNIA-PATHE, 5, bd Montmartre.
Actualités du jour.

O PARISIANA, 27, bd Poissonnière.

O REX, 1, boulevard Poissonnière.
Les prisonnières.

3^e

BERENCER, 49, rue de Bretagne.

O KINERAMA, 37, bd Saint-Martin.

MAJESTIC, 31, boulevard du Temple.
Criminel.

PALAIS DES ARTS, 325, r. St-Martin.
Rez-de-chaussée : Fanatisme. Voilà Montmartre. 1^{er} ét., Guerre des Valses Masque de l'autre.

■ PALAIS DES FÊTES, 8, r. aux Ours.
Rez-de-chaussée : Un fil à la patte. 1^{er} étage : La jeune fille d'une nuit.

4^e

O CYRANO, 40, boulevard Sébastopol.

HOTEL-DE-VILLE, 20, rue du Temple.
J'étais une espionne.

SAINTE-PAUL, 73, rue Saint-Antoine.
Un fil à la patte.

5^e

CLUNY, 60, rue des Ecoles.
Sexe faible. La chienne.

■ MESANGE, 3, rue d'Arras.
Révolte au zoo. Masque de l'autre.

MONCE, 34, rue Monge.
Mariage à responsabilité limitée. 3 0/0

PANTHEON, 13, r. Victor-Cousin.
Le président fantôme.

SAINTE-MICHEL, 7, pl. Saint-Michel.
Château de rêve.

URSULINES, 10, rue des Ursulines.
Conquerors.

6^e

BONAPARTE, 76, rue Bonaparte.
Smoky, Miss Stanhope.

■ DANTON, 99, bd St-Germain.
Cette nuit-là.

PARNASSE-STUDIO, 11, r. J.-Chaplain.
Okraina.

RASPAIL, 91, boulevard Raspail.
J'étais une espionne.

REGINA-AUBERT, 155, r. de Rennes.
Le masque de l'autre.

7^e

CINE-MACIG, 22, 28, av. M.-Picquet.
Fanatisme. Voilà Montmartre.

Cd CINEMA AUBERT, 55, av. Bosquet.
Les Deux Orphelins.

LA PACODE, 59 bis, r. de Babylone.
Comme tu me veux.

RECAMIER, 3, rue Récamier.
Fanatisme. Voilà Montmartre.

SEVRES, 80 bis, rue de Sèvres.
Vie privée d'Henry VIII. Club de min.

STUDIO MAGIC-CITY, 178, r. Univers.

8^e

CINEMA CH.-ELYS., 188 av. Ch.-Elys.
La Croisière Jaune.

CLUB D'ARTOIS, 45, rue d'Artois.
La ferme du péché.

COLISEE, 38, av. Champs-Élysées.
Lac-aux-Dames.

ELYSEE-GAUMONT, 79, av. Ch.-Elysées.
Quand une femme aime.

ERMITAGE (Club des Ursulines).
New-York. Miami.

LORD-BYRON, 122, av. Ch.-Elysées.
L'Étoile du Moulin-Rouge.

O MADELEINE, 14, b. de la Madeleine.
Compagnons de la Nouba.

MARBEUF, 32, rue Marbeuf.
The cat and the fiddle.

O MARIGNAN-PATHE, 27, av. Ch.-Elys.
L'Or.

O PEPINIERE, 9, rue de la Pépinière.

■ STUDIO DIAMANT, pl. St-Augustin.
Calvaire de Cimiez.

WASHINGTON-PALACE, 14, r. Magellan.
Broken dreams.

9^e

AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes.
Smoky, Miss Stanhope.

AMERICAN-CINEMA, 23, bd de Clichy.

O APOLLO, 20, rue de Clichy.
Wonder bar.

ARTISTIC, 61, rue de Douai.
Paquebot de luxe.

O AUBERT-PALACE, 24, bd Italiens.
Au bout du monde.

O CAMEO, 32, bd des Italiens.
Soupe au canard.

O CINE-ACTUALITES, 15, Fg-Montm.
Actualités, Dessins animés.

O CINE-PARIS-MIDI, gare St-Lazare.
Actualités, Dessins animés.

EDOUARD-VII, 10, rue Edouard-VII.
Little women.

GAITE ROCHECHOUART.
LE LAFAYETTE, 9, rue Buffault.
Simone est comme ça. Paquebot de luxe

O MAX LINDER-PATHE, bd Poissonn.
Théodore et Cie. Le voleur.

O OLYMPIA, 28, bd des Capucines.
Une femme moderne.

O PARAMOUNT, 2, bd des Capucines.
Coralie et Cie.

ROCHECHOUART-PATHE, 66, r. Roch.
L'adieu au drapeau.

■ ROXY, 65 bis rue Rochechouart.
Les surprises du sleeping.

STUDIO GAUMARTIN, 25, r. Caumart.
Fermé.

O THEATRE COMEDIA, 47, bd Clichy.

10^e

O BOULVARDIA, 42, bd. B.-Nouvelle.

O CARILLON, 30, bd Bonne-Nouvelle.

O CHATEAU-D'EAU, 61, r. Chât-d'Eau.
Jeune fille d'une nuit.

O CRYSTAL-PALACE, 9, r. la Fidélité.

O ELDORADO, 4, bd de Strasbourg.
Un fil à la patte.

EXCELSIOR-PATHE, 23, r. E.-Varlin.
Jeune fille d'une nuit.

FOLIES-DRAMATIQUES, 40, r. Bondy.

LE CLOBE, 17, Fg Saint-Martin.

LOUXOR, 170, boulevard Magenta.
L'adieu au drapeau.

PALAIS DES GLACES, 37, Fg Temple.
Fanatisme. Voilà Montmartre.

O PARIS-CINE, 17, bd de Strasbourg.

■ PARMENTIER, 156, av. Parmentier.

O PATHE-JOURNAL, 6, bd Saint-Denis.
Actualités, Dessins animés.

O SAINT-DENIS, 8, bd Bonne-Nouvelle

TEMPLE-SELECTION, 77, Fg Temple.
Un jour viendra. Tumultes.

TIVOLI, 14, rue de la Douane.
Un fil à la patte.

11^e

ARTISTIC-CINEMA, 45 bis, r. E.-Lenoir

Hôtel des Etudiants.

BASTILLE-PALACE, 4, bd E.-Lenoir.
Un soir de rafle.

BA-TA-CLAN, 50, bd Voltaire.
Calais-Douvres.

CASINO NATION, 2 bis, av. Tailleb.
Les lumières de la ville.

CINE-MACIG, 72, rue de Charonne.

O CINE-PARIS-SOIR, 5, av. République.
Actualités, Dessins animés.

EXCELSIOR, 105, av. la République.

IMPERATOR, 113, rue Oberkampf.

LE ROYAL, 94, avenue Ledru-Rollin.
Pêcheur d'Islande.

PALERMO-CINEMA, 101, bd Charonne.

SAINT-SABIN, 27, rue Saint-Sabin.

TEMPLIA, 18, faubourg du Temple.

VOLTAIRE-AUBERT-PALACE, r. Roq^t
Le masque de l'autre.

12^e

DAUMESNIL-PALACE, 216, av. Daum.

LYON-PATHE, 12, rue de Lyon.
L'adieu au drapeau.

NOVELTY, 29, avenue Ledru-Rollin.

RAMBOUILLET, 12, r. de Rambouillet.
Incognito.

REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly.
Un jour viendra. Iris perdue.

TAINÉ-PALACE, 14, rue Tainé.

13^e

CINEMA DES BOSQUETS, 60, Donrémy

CINEMA DES FAMILLES, 141, Tolbiac.
Cette nuit-là.

EDEN des Gobelins, 57, av. Gobelins.
Le masque de l'autre.

ITALIE, 174, avenue d'Italie.

■ JEANNE D'ARC, 45, bd St-Marcel.
L'Agonie des Aigles.

■ PALACE D'ITALIE, 190, av. Choisy.
Jeune fille d'une nuit.

PALAIS DES Gobelins.

SAINT-MARCEL, 67, bd St-Marcel.
L'adieu au drapeau.

14^e

CASINO MONTPARNASSE, 35, r. Gaité.
Valse du bonheur.

CINEMA DENFERT, 24, pl. D.-Rocher.
Pas sur la bouche.

O DELAMBRE-CINEMA, 11, r. Delamb.
Le Congrès s'amuse. J.-F. en uniform.

CAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.

MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Fanatisme. Voilà Montmartre.

MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.

MONTPARNASSE, 3, rue d'Odessa.
Fanatisme. Voilà Montmartre.

MONTROUGE, 73, avenue d'Orléans.
Un fil à la patte.

OLYMPIC, 10, rue Boyer-Barret.
Le père célibataire. Une femme surv.

ORLEANS-PALACE, 100-102 b. Jour^d

PATHE-ORLEANS, 97, av. d'Orléans.
J'étais une espionne.

PERNETY-PALACE, 46, rue Pernet^y

RASPAIL-216, 216, boulevard Raspail.
Tessa.

SPLENDIDE, 3, rue La Rochelle.
Le Masque de l'autre.

TH. MONTROUGE, 70, av. d'Orléans.
Révolte au Zoo. Knock.

UNIVERS, 42, rue d'Alésia.

15^e

■ CASINO GRENELLE, 86, a. E.-Zola.
CINE CAMBRONNE, 100, r. Lecourbe.

CINE FALGUIERE, 12, r. A.-Moi^{sant}

SOIRées de l'humour. Bétové.

CONVENTION, 29, rue Alain-Chartier.
Un fil à la patte.

FOLIES-JAVEL, 109 bis, r. St-Charles.

CILBERT, 115, rue de Vaugirard.

GRENELLE-PATHE, 122, r. du Théâtre
La femme idéale.

GRENELLE-PALACE-AUBERT, a. E.-Z.
Le masque de l'autre.

LECOURBE-PATHE, 115, r. Lecourbe.
Voilà Montmartre.

MAGIQUE, 204-206, r. la Convention.
Fanatisme. Je te confie ma femme.

NOUVEAU THEATRE, 273, r. Vaugir.

PALAIS-CROIX-NIVERT, 55, r. C.-Niv.

ST-CHARLES-PATHE, 72, r. St-Charles.

SPLENDIDE-CINEMA, av. M.-Picquet.
Below the sea. American madness.

■ VARIETES-CINEMA, 17, r. C.-Nivert
Kaspa.

16^e

ALEXANDRA, 12, rue Czernoviz.

AUTEUIL-BON-CINEMA, 40, r. Fontain.

GRAND-ROYAL, 83, av. Gde-Armée.
L'amour en uniforme.

EXELMANS-CINEMA, 14, bd Exelmans.
La dernière nuit. Valse du bonheur.

MOZART-PATHE, 51, rue d'Auteuil.
La femme idéale.

PALLADIUM, 83, r. Chard-Lagache.
Porte St-CLOUD-PALACE, 17, r. Gudin.

REGENT, 22, rue de Passy.
Un fil à la patte.

THEATRE RANELACH, 5, r. Vignes.

VICTOR-HUGO-PATHE, 65, St-Didier.
Ces Messieurs de la Santé.

17^e

BATICNOLLES-CINEMA, 59, Condam.
L'adieu au drapeau.

CHANTECLER, 76, avenue de Clichy.

CLICHY-LEGENDE, 128, r. Legendre.

CLICHY-PALACE, 49, av. Clichy.
Les sans-coucis.

COURCELLES, 118, r. de Courcelles.
Sweepings.

DEMOURS, 7, rue Demours.
Nuit de folies.

EMPIRE, 41, avenue Wagram.
Boléro.

GLORIA-PALACE, 106, av. de Clichy.

LE CARDINET, 112 bis, r Cardinet

LUTETIA-PATHE, 31, av. de Wagram.
Nuit de folies.

MAILLOT, 74, av. Grande-Armée.
Je vous aimerai toujours.

PRINTANIA, 32, rue Brochant.

ROYAL-MONCEAU, 40, rue de Lévis.

O ROYAL-PATHE, 37, av. de Wagram.

STUDIO DE L'ETOILE, 14, r. Troyon.
Symphonie inachevée.

STUDIO des ACACIAS, 45 b. r. Acacias
Rêve à deux. Virginité.

THEATRE des TERNES, 5, av. Ternes.
Liebelei.

VILLIERS-CINEMA, 21, rue Legendre.
Femme idéale. Jeune fille d'une nuit

18^e

O ACORA, 64, boulevard de Clichy.
Mélo.

BARBES-PALACE, 34, bd Barbès.
La Jeune Fille d'une nuit.

CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle.
La Jeune Fille d'une nuit.

CIGALE, 120, boulevard Rochechouart.
La Jeune Fille d'une nuit.

GAUMONT-PALACE, place Clichy.

MARCADET-PALACE, 110, r. Marcadet.
Ravisseurs.

METROPOLE, 86, av. de Saint-Ouen.
La Jeune Fille d'une nuit.

MONCEY, 4, rue Pierre-Ginier.

MONTCALM, 124, rue Ordener.

MOULIN-ROUGE.
Le train de 8 h. 47.

MYRHA-CINEMA, 36, rue Myrha.

NOUVEAU-CINEMA, 124, rue Ordener.
Mariage de Mlle Beulemans.

ORDENER, 77, rue de la Chapelle.

■ ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano.
Un fil à la patte.

ORNANO, 43, bd Ornano.

PALAIS-ROCHECHOUART, 56, bd Roch.
Un fil à la patte.

PETIT CINEMA, 124, av. de St-Ouen.

SELECT, 8, avenue de Clichy.
On a volé un homme.

STEPHENSON, 18, rue Stephenson.

■ STUDIO FOURMI, 120, bd Rochech.

STUDIO 28, 10, r. Tholozé. Marc. 36-07.
Dollars et whisky.

19^e

AMERIC, 14, avenue Jean-Jaurès.
Chantente de cabaret.

CINÉ MAGAZINE

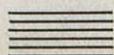
7 JUIN 1934

1fr.50

TOUS LES JEUDIS



CAROLE LOMBARD
Vedette de " Boléro "



Passez gratuitement vos vacances dans le Tyrol en participant à
NOTRE GRAND CONCOURS LAC AUX DAMES